

Hommes en devenir
Contes d'un indien urbain et King Dave

Étienne Bourdages

Number 127 (2), 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23862ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

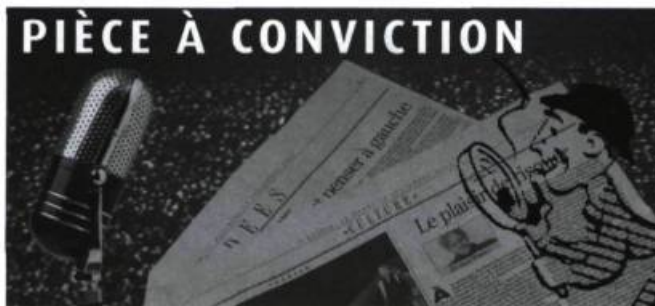
0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bourdages, É. (2008). Review of [Hommes en devenir : *Contes d'un indien urbain et King Dave*]. *Jeu*, (127), 187–190.



ÉTIENNE BOURDAGES

Hommes en devenir

On pénètre souvent dans une salle de théâtre comme on s'engouffrerait dans un bunker, pour oublier, le temps d'un spectacle, les attaques du monde réel. Or, il arrive que la déflagration se produise à l'intérieur. Spectateur à l'origine innocent et blindé, en dépit de la protection créée par le quatrième mur, on se voit happé. À la faveur d'une performance et d'un texte maîtrisés, l'acteur, seul en scène, met en joue ceux qui le regardent. Ce n'est pas lui qui, dans sa position solitaire face au public, fait figure de cible vulnérable, mais l'inverse. Il est alors impossible de sortir de la salle relaxé. Stupéfait, on ressasse plutôt des regards, des images... C'est à ce type d'expérience théâtrale saisissante que nous conviaient Charles Bender et Alexandre Goyette en personnifiant chacun à sa façon un jeune homme au seuil de la vie adulte. Malgré leurs ascendances bien différentes, les deux personnages ont de manière comparable maille à partir avec leurs semblables et, par-dessus tout, hésitant à faire le pas vers leur propre identité, ils en font la plupart du temps un mauvais.

Contes d'un indien urbain

TEXTE DE DARRELL DENNIS ; TRADUCTION D'OLIVIER CHOINIÈRE. MISE EN SCÈNE : CATHERINE JONCAS, EN COLLABORATION AVEC YVON DUBÉ ; MUSIQUE : VINCENT BEAULNE, ASSISTÉ DE MARCEL GAUTHIER POUR LE MIXAGE ; CRÉATION DE L'ENVIRONNEMENT : JACQUES DOUCET, YVON DUBÉ, CATHERINE JONCAS ET GEOFF LEVINE ; PEINTRES SCÉNIQUES : SANDRINE GAUDET, RUMAIN TZONEY ET CARLOS VIANI ; VIDÉASTE ET RÉGIE VIDÉO : PHILIPPE LAROCQUE ; ÉCLAIRAGES : GEOFF LEVINE. AVEC CHARLES BENDER. PRODUCTION DE ONDINNOK, EN COLLABORATION AVEC LE CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL, PRÉSENTÉE EN TOURNÉE À LA MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU-MONT-ROYAL LE 24 OCTOBRE 2007.

Simon au pays du pain tranché

Garçon né dans une réserve située au nord de la Colombie-Britannique, Simon ne correspond pas à l'image stéréotypée des autochtones canadiens : pour l'esprit commun, l'abîme historique qui sépare l'idéal mythique que peut représenter l'Indien à plumes en communion avec le

cosmos, le bon sauvage quasi naïf devant le colon blanc, de l'Indien de réserve contemporain, mésadapté et toxicomane, ne laisse pas place à la nuance. Pourtant, comme nous l'explique Simon d'entrée de jeu, lui-même n'a pas subi les affres du pensionnat, n'a pas été adopté, ne souffre pas non plus d'une maladie contractée à la Baie-James... D'emblée, il démythifie son

King Dave

TEXTE D'ALEXANDRE GOYETTE. MISE EN SCÈNE : CHRISTIAN FORTIN, ASSISTÉ DE DOMINIQUE CUERRIER ; SCÉNOGRAPHIE : GENEVIÈVE LIZOTTE ; ÉCLAIRAGES : JONAS VEROFF BOUCHARD ; ENVIRONNEMENT SONORE : MARTIN BÉDARD. AVEC ALEXANDRE GOYETTE. PRODUCTION DE L.I.F.T., PRÉSENTÉE À LA LICORNE DU 5 SEPTEMBRE AU 6 OCTOBRE 2007.



Contes d'un indien urbain
de Darrell Dennis, mis en
scène par Catherine Joncas
(Ondinnok, 2007). Sur la
photo : Charles Bender.
Photo : Martine Doyon.

propre statut en évacuant les poncifs. Garçon presque ordinaire donc, il aura tout de même un peu de mal à soutenir cette figure d'exception. Or, malgré toutes ses bonnes intentions, celles de sa mère – qui le sort de la réserve pour l'amener à Vancouver – et de sa grand-mère – femme de sagesse qui lui permet de constater la différence entre les vieux et les aînés – et de manière assez banale, il faut le dire, Simon n'échappera pas à la tentation et sombrera, finalement, dans la dépendance à l'alcool et aux drogues. À la description de la faune qu'il fréquente sur la rue Hastings, on comprend que c'est le lot de nombre de ses semblables installés en ville.

Indien urbain, produit assumé de la modernité, le personnage interprété par Charles Bender incarne une prise de conscience et, suivant la tradition réaliste, décrit la situation sans la décrier explicitement, sans imposer les solutions. Si, comme il le suggère, l'histoire de son peuple est, fatalement, une histoire de survie, le ton qu'il emploie n'est jamais celui de l'accusation. Comme le lui rappelle sa grand-mère, lui seul fait ses choix. Il reste que les questions qu'il soulève interpellent assurément. Comment être fier de sa condition alors qu'aux yeux de tous, c'est une honte, alors que les morts et les suicides des jeunes demeurent essentiellement des statistiques ? Comment être près de la nature dans une réserve où il y a des « vidanges » partout ? Quant à l'espoir que représente le Centre d'amitié autochtone de Vancouver, il est rapidement déçu par les divisions tribales qui y sévissent. Et, sur Hastings, la bonne vieille camaraderie indienne s'épanche à travers les *fix*. Les allers-retours que Simon effectue entre la réserve et le « pays du pain tranché » sont aussi l'occasion de constater la tendance des Blancs à l'euphémisme : à ses amis, Simon raconte un monde individualiste à l'entregent de mauvais aloi où, au lieu d'inviter le visiteur à s'asseoir à table pour partager le repas, on lui dit de repasser plus tard, où, au lieu de parler d'alcoolisme, on dit « prendre ça *relax* »...

Parce qu'il pourfend nombre d'idées reçues à l'égard de ce peuple ostracisé et, plus spécifiquement, parce qu'il nous propose une vision pondérée de ce dernier, le texte de Darrell Dennis est une invitation à deux heures très dépaysantes. Le point de vue n'est pas celui de l'apitoiement narcissique. Le commentaire est direct, voire sévère,

et l'humour, jamais cynique, permet d'éviter la victimisation. Ironique, l'auteur révèle l'envers des façades. Se rappelant l'absence de son père, Simon observe : « Mon père est rentré à la réserve après ma naissance... trois ans plus tard... » De même, quand il revient sur les résolutions prises à la suite d'une beuverie adolescente, il avoue : « J'ai arrêté de boire... pour à peu près une semaine... » Une bonne partie du récit autobiographique de Simon se structure suivant les fluctuations de la perception des Blancs à l'égard des autochtones durant les trente dernières années. Par exemple, les années 90 constituent le moment d'une renaissance des siens dans l'œil médiatique, notamment grâce à la sortie d'un film comme *Il danse avec les loups*. Les images véhiculées sont généralement passéistes et dégradantes. On sent la dérision, mais Simon ne profite pas moins de l'occasion de gagner de l'argent. La relation de son expérience des plateaux de tournage où on l'encourage à faire le rustre s'exprimant de manière primitive est hilarante. D'un autre côté, sa frustration relative à la crise d'Oka, elle, porte davantage à réfléchir. Ainsi, même si sa différence lui pose des difficultés d'intégration, entre autres, à l'école, Simon a depuis eu l'occasion de prendre ses distances par rapport à son passé. D'ailleurs, à 22 ans, alors qu'il est réduit à vivre de la quête et de l'aide sociale, l'intervenante l'exhorte à brandir un autre argument que la race pour excuser sa paresse.

Fuckin' Dave

Le parallèle entre le texte de Darrell Dennis et le *King Dave* d'Alexandre Goyette me semble pertinent. Si, du côté du premier, on assiste à un discours somme toute posé et éloquent alors que, du côté du deuxième, on assiste à une vrille logorrhéique intense qui ne laisse au personnage, comme au spectateur d'ailleurs, aucun répit, il n'en reste pas moins que les deux mettent en scène un homme en devenir, en quête d'un peu de reconnaissance pour enfin exister. De plus, même si le premier parle au passé, le sourire en coin, et l'autre, dans l'urgence de l'immédiat, la forme nous interpelle de la même façon : seul en scène, le jeune homme raconte une période charnière de sa vie, alternant entre la narration et la personnification en discours direct car, par souci de vérité, il incarne ou caricature aussi ceux qu'il côtoie.

Campé par Alexandre Goyette, David Morin apparaît tel un colosse magnétique. Sa parole singulière et nerveuse assaille le spectateur, maintenu sur la corde raide pendant toute la durée du monologue. D'une seule haleine, Dave revient sur les événements des derniers jours, depuis le soir où il met lui-même en marche l'engrenage fatal qui le fait dérapier sur la pente des enfers jusqu'à son arrestation après avoir commis l'irréparable. Alors que son objectif est d'être pris en considération, Dave s'enlise. Il n'est pourtant pas issu d'un milieu problématique : il travaille dans un dépanneur, mais sa mère voudrait qu'il aille à l'université ; il en a d'ailleurs l'intention. Sa

King Dave, écrit et interprété par Alexandre Goyette, mis en scène par Christian Fortin. Spectacle de L.I.F.T., présenté à la Licorne en 2007. Photo : Jonas Bouchard.



blonde, Nat, y va. Plus jeune, il fréquentait même une école privée. Aussi, en décrivant son quartier, il met les HLM qui entourent son appartement à distance. Seulement, lors d'un party, Dave se laisse entraîner dans une combine de vol de radios d'auto. Le lendemain, il sort ses amis pour fêter la réussite du coup : comme chez Simon, abondance d'argent égale consommation outrancière. Dans le bar, il voit Nat danser un peu trop lascivement avec un autre. Il provoque ce dernier en duel... s'en sort les dents amochées... veut obtenir réparation pour cette nouvelle offense...

De trahison – en plus de celle de Nat, celle de son meilleur ami – en provocation, accumulant vengeance par-dessus vengeance, Dave s'engage dans une escalade de violence dont l'unique intention est peut-être l'affirmation de son identité virile. Ce n'est certes pas sa forfanterie qui le sauvera. Dans le monde de Dave, c'est le niveau de furie bestiale des individus qui décide de la fierté ou de la défaite de chacun, et Goyette le rend bien à travers son texte et son jeu. L'image est importante. Il faut appartenir à un clan, car être isolé, c'est être contre tous. Le langage de son antihéros – authentique joul de rue bourré de « *man* », de « *fuck* », de sacres qui, selon Isabelle, une fille de passage, le font sonner comme un ado – le montre bien ; il lui permet en quelque sorte de s'assimiler au monde interlope, de se positionner à l'écart, voire au-dessus de tout, mais il voile sa vraie nature. Pendant que Dave le *king* rage, David Morin, lui, pleure. Si la peur peut se changer en colère, l'inverse est aussi possible. Tout de même, aveuglé par le feu de l'action, ce n'est qu'au moment d'éprouver quelques remords que Dave pense aux conséquences de ses actes. Il y pense, quand même. Alors, peut-être davantage que durant tout le reste de la pièce, on le sent bien seul.

La brutalité de la ville est plus sauvage que la nature elle-même. La vie citadine est une lutte de tous les instants. Certes, ce sont des généralités sans nom ! Heureusement, s'il y a une leçon à retenir, elle ne tient pas seulement dans ce type d'observations. Au-delà du tableau instructif, de l'acuité de leurs détails ou des considérations ethnologiques que peuvent soulever des textes comme *Contes d'un indien urbain* et *King Dave*, c'est le portrait de deux jeunes hommes en mal d'autonomie, à la recherche de leur place ou d'un peu de déférence, qui émeut. À la veille de se prendre en main, la coupure avec l'enfance paraît difficile. En l'absence du père, la mère tente de suggérer le bon chemin, en filigrane. Mais, avant cela, dans les deux cas, la construction de soi dépend beaucoup de l'amour des filles. Simon se croit sauvé dans leurs bras. Dave s'égare sans Nat, et Isabelle lui fera oublier ses problèmes pendant une nuit. On comprend surtout que, pour exister, il leur faut s'abandonner aux autres, s'associer à tout prix à un groupe, lui appartenir.

Ce n'est qu'après avoir touché le fond qu'ils se donneront enfin l'occasion d'être eux-mêmes, de se tourner vers le futur, et ce, en solitaires. Ils n'auraient pu s'enfoncer plus profondément sans s'oblitérer complètement. Le monologue de Simon se termine au moment où il entre en cure avec une note d'espoir pour les enfants à venir. Quant à Dave, il affronte son arrestation imminente « comme un homme », sans se défilier, pour une fois, et en admettant : « Personne aurait jamais pensé ça de moi. » **]**